



Jules Vallès, “Hier-Demain”
Le Nain Jaune, 14 février 1867, pp. 1-2
Source: Gallica

— — —

HIER — DEMAIN

—

A monsieur Grégory Ganesco, directeur du NAIN JAUNE.

Vous me demandez, monsieur, si je serai des vôtres :
Oui.

Laissez-moi le temps d'achever un roman où j'es-
saye de mettre Paris aventurier en scène, et dès que j'au-
rai écrit fin au bas du livre, j'irai moi-même tenter l'aven-
ture chez vous.

Vous tiendrez, à ce moment, je l'espère, la liberté que
dès à présent on nous promet. Nous en profiterons.

Vous me reprochiez, vous souvenez-vous, de rester à
l'écart, et vous me disiez, en me flattant, que je ne devais
pas me laisser oublier.

Ne croyez-vous pas maintenant que j'avais raison !

J'ai toujours eu de la chance, même aux jours de mi-
sère, et il n'est pas jusqu'à ma paresse qui ne serve mon
ambition.

Je pourrais, à cette heure, vous le savez, être las d'ar-
ticles écrits au jour le jour, et dans lesquels il ne m'eût
point été permis d'affirmer, comme je le veux, ni mes
sympathies ni mes idées.

J'avais mal choisi mon terrain.

J'étais déplacé dans le journalisme *causotier* qui a la
frivolité pour muse et où l'on demande à qui tient une
plume non de frapper avec le bec, mais de chatouiller avec
la barbe.

Ecrire pour si peu ! — Je ne le savais point et ne le
voulais pas.

Et puis je suis à deux pas de l'Auvergne ; et j'ai le nez
(un peu camard) du paysan ! Je sentais bien qu'il y avait
péril à se banaliser, profit à attendre, et qu'avant peu on
pourrait sauter dans l'arène pour y faire autre chose que
des cabrioles et y parler d'autres gens que des inutiles.

Me trompais-je ?

Il a suffi de quelques mots jetés dans l'air, qui ne sont
encore que des espérances, et déjà la mode de ce journa-
lisme, insignifiant de parti pris, s'envole à tire d'ailes.
La chronique-commère se meurt, elle est morte ! Elle rit
encore, mais comme ces femmes que le vrai Barbe-Bleue
chatouillait et dont le rire était le hoquet de l'agonie.

Qu'en restera-t-il de tout cela ! Rien ?

Il en sera de cette vogue comme il en a été de cette
piteuse rhétorique du bavardage : *l'écho de Paris*, le *mot
de la fin* !

Il aura été aussi inutile de chroniquer pendant des se-
maines, des années, qu'il est inutile d'écrire son nom sur
le sable.

Le flot nouveau va emporter tout, comme branches mor-
tes ou bouquets fanés !

Dieu sait pourtant si l'on a dépensé, à cette besogne
stérile, du talent ! Je le crois bien ! Il fallait vivre de
miettes, fouetter du vent, parler pour ne rien dire !

Quel métier !

On y gagne vingt-cinq mille francs par an, et l'on en
dépense trente mille ! C'est là vie éreintante et rui-
neuse !

L'actualité, l'actualité !

Il faut courir après elle, où elle se trouve ! On est son
galérien, moins que cela, son domestique.

On doit être à l'affût, à toute heure, le jour, la nuit ; on ferait bien d'avoir une sonnette à sa porte comme les apothicaires ou les garde-malades.

Il s'agit, dans ce steeple-chase à la nouvelle, d'arriver premier !

Mieux vaut rester en arrière et garder son orgueil avec sa liberté. Il ne faut pas faire de ses jambes des échasses sur lesquelles on juche une notoriété banale. Car elle est banale et de mauvais aloi cette notoriété que gagne à la course et à l'heure, comme un cheval de fiacre, le chasseur d'actualités ! Au plus fort du succès même, c'est de la gloire de troisième ordre !

Le lecteur n'a pour vous qu'une médiocre estime, ne se croit pas tenu à reconnaissance envers un plai-

santin qui n'a après tout parlé qu'à sa curiosité d'un jour et qui ne lui laissera ni une impression dans la tête, ni une émotion dans le cœur.

Et à peine le nom aura disparu du journal qu'il moisira dans les caves de l'oubli !

Si le chroniqueur essaye de faire revivre son passé dans un livre, les pages seront comme des toiles d'araignées brisées. Il restera à peine entre les fils un peu de la poussière d'or que l'actualité, quand on l'arrêtait au vol, avait aux ailes !

Et le lecteur n'y sera plus ! Il s'étonnera d'avoir souri, jadis ! Il se demandera comment il a pu s'amuser de tant de fadaïses et de riens ; si bien qu'un passé de chroniqueur sera pour un écrivain, non pas un marchepied, mais un boulet.

Le public ne voudra pas croire que cet enfileur de habiles puisse écrire jamais une comédie, un roman, un drame, dans lesquels il faudra noter non pas les cancans du jour, mais les cris d'une époque en travail et d'un monde en marche.

Il ne se figurera pas que cet homme qui a consenti ainsi à se diminuer, saura jamais regarder haut et fouiller profond. Sans compter qu'il a dû se gâter la main et qu'il lui sera difficile maintenant de gâcher serré.

Il ne survivra guère à la chronique que deux hommes.

L'un qui a beaucoup sacrifié aussi à la vie factice, mais qui a apporté et gardé en route beaucoup de hauteur et de passion, Aurélien Scholl ; l'autre, qui vient d'écrire la préface de la *Grande Bohème*. Ce n'est pas un chroniqueur à vrai dire, celui-là, c'est un frondeur. L'actualité n'est pour lui qu'un prétexte, la meurtrière derrière laquelle il s'embusque, et par où il fait feu.

Ils survivront parce qu'ils n'ont pas craint d'avoir un peu de fièvre et de conviction.

Quant aux autres, je parle de ceux qui n'ont demandé leur succès qu'au hasard de l'actualité, ils auront été inutilement spirituels ou impunément bêtes ; on ne s'en occupera pas plus que s'ils n'avaient jamais écrit, et ils auront fait un métier de dupes !

L'actualité ! mais ils l'entendaient d'une singulière façon !

Sous prétexte de peindre la vie courante, ils s'occupaient d'un tout petit, tout petit coin du monde, où justement on mène la vie factice.

Quand ils sortaient de là par hasard, c'était pour abaisser ce qu'ils rencontraient au niveau d'une gaieté puérile ou vieillotte !

La consigne était d'être *rigolo* !

Ils ont été si *rigolo* qu'on n'en veut plus. On les trouve maintenant assommants et lugubres ! Rien n'est triste comme une farce manquée et l'on se lasse plus vite encore de Turlupin que d'Aristide !

Vous l'avez compris, monsieur, et le moment vous trouve prêt. Vous n'avez pas cru que tout Paris tenait dans deux ou trois cafés de gens de lettres et trois ou quatre alcôves de drôlesses. La chronique a été chez vous non pas un tremplin pour les clowns, mais une tribune pour les convaincus.

J'y viendrai défendre mes convictions.

Elles heurteront quelquefois les vôtres ; je ne crois pas à la métaphysique, moi, et je n'ai pas de *criterium*. Je ne crois qu'à ce que je touche et je n'aime que ce qui remue ; je tiens pour le désordre contre la tradition, pour l'ironie contre la majesté, et je préfère un pharmacien vivant à un dieu mort.

Vous êtes averti. Ce sera à vous de me faire changer d'opinion ou crier grâce. Mais je vous l'ai dit, je suis du pays des mules !

Comment s'appellera ma série d'articles ? *Mœurs et portraits*, si vous voulez. Je commencerai par des figures de journalistes. Je n'y mettrai pas de l'indiscrétion, mais de la franchise, je vous le promets !

Je ne suis pas un *rigolo*, mais un passionné.

Tels sont les sentiments avec lesquels j'aurai l'honneur d'être, au plus tôt, votre tout dévoué collaborateur.

JULES VALLÈS.